

Françoise Rey

La verrue



LIVRE NUMERIQUE

collection

La verrue

Françoise Rey

© Editions Livrior pour la version Numérique, Juin 2011
ISBN : 2-9156-2965-10 - Vers.PDF
Crédits Photo de couverture : © Lvnel - Fotolia.com



3, place de la fontaine
38120 Le Fontanil
www.livrior.com

Un coin de serviette
Mercredi 15 h 30 - 2 juillet 1986

Amore Mio,

Tu me permettras cet en-tête audacieux: chacun sait que l'italien est une langue qui désacralise au maximum tous les grands mots, et les mots d'amour plus spécialement. Exactement ce qu'il nous faut ! Tendresse sans passion, ou alors juste pour jouer, juste pour faire semblant, juste pour le petit frisson ... Et plaisir sans souffrance, légèreté de, certaines paroles qui devraient pourtant peser leur poids. Donc ...

Amore Mio,

Je t'écris avec un de tes crayons (bien sûr !) sur, comme tu peux t'en apercevoir, du papier recyclé. Après t'avoir quitté mardi matin, j'ai hanté le marché de Carvat, et je suis tombée sur cette bonne action à faire, acheter ce bloc à un petit jeune qui n'avait pas beaucoup de succès. D'une pièce de monnaie, plusieurs coups: consommer intelligent, faire travailler ce charmant vendeur de rêve, (pour moi, le papier, c'est toujours du rêve. Pas pour les classes de 3ème, qui, tu t'en souviens, avaient imaginé, dans un monde sans papier, le seul embarras de ne pas pouvoir s'essuyer les fesses !), et préméditer déjà de te consacrer toutes les pages d'un carnet. Restait à choisir la couleur. Alors là, j'ai longtemps balancé entre le rose-cucu et le parme-mimile ... pour finalement adopter un jaune pour lequel il me manque une définition, mais je compte éminemment sur toi pour m'aider à le qualifier. J'aurais voulu pouvoir m'exclamer (si on peut dire), en posant la mine du crayon sur cette page: «Enfin seuls !». Hélas ...

Voici un topo de la situation :

- temps: chaud, lourd, orageux, nuages et soleil, vent parfois.
- lieu: le plan d'eau de Fontanes. Eau agréable, peuplement moyen, mémères au tricot, gosses au ballon, pépères à la sieste.
- Personnages :
 - Mamina : rouspète alternativement contre l'un des gosses suivants :
 - Nathan: cramponné à sa cassette de «Stings».
 - Léonie : «Pousse-toi, maman, je veux écouter la radio».
 - Eugénie : Rien à dire, charmante.
 - Ghislain : Tout le contraire.
 - Charlotte : mignonne si on s'occupe d'elle. Merci, Eugénie !
 - Moi: (A qui tu écris, maman ? - A personne, ma chérie ! - A personne ? - Non, tu sais bien: c'est encore un chapitre ! - Un chapitre porno ? - Pas si fort ! Et ne regarde pas !»).

Puis-je expliquer que ce «personne»-là a traversé mon sommeil, cette nuit, tout naturellement comme s'il était chez lui - «Ne vous dérangez pas, je ne fais que passer !», auréolé d'un halo bleu qui semblait émaner de sa chemise, et que,

depuis, tout ce bleu me poursuit, et que je dois absolument lui écrire pour lui dire toutes ces choses de la première importance ?

Je viens de réaliser que j'ai noté «Après t'avoir quitté, mardi matin». Or, c'était hier ! .. Mais j'ai vécu les quelque 30 heures qui viennent de s'écouler dans un tel brouillard fébrile !

Préparer, entasser, charger, organiser, embarquer, voyager, débarquer, ouvrir la maison de vacances, la trouver épouvantablement livrée à un abandon pitoyable, nettoyer, frotter, astiquer, laver, désinfecter, dépoussiérer, désodoriser, désherber (Hubert y est encore actuellement, en la seule compagnie de la chatte ballonnée par sa très proche gésine), ranger, faire les lits, la bouffe, la vaisselle et je t'en passe et des pires ... Je souffle seulement maintenant, et tu remarqueras que ce premier souffle est pour toi ...

Si j'avais 16 ans, amoureuse de toi comme je le suis, je t'imaginerais, je te rêverais, je t'espérerais partout à mes côtés, ici. J'attendrais le miracle qui te ferait apparaître incompréhensiblement sur la route, devant la grille de la maison, au café du village voisin. Mais je n'ai plus 16 ans, et je m'insurge de tout mon cœur contre cette seule et utopique éventualité : surtout, surtout pas lui ici ! Ton élégante nonchalance, éprise de confort, de bon ton, d'un certain luxe discret (le plus exigeant, en fait) s'accommoderait bien mal de notre mesure aux laideurs touchantes, vétuste à la limite de la ruine. Vacances au sein de la France profonde ... Ce serait plutôt dans son trou du cul, car tu sais, la Loire (département fleuri ?), ça sent drôlement la bouse de vache et le moisi ... Les gens d'ici ont un peu oublié d'évoluer. Un exemple: Mamina et moi, nous avons osé étaler nos seins sur la plage (surtout Mamina, qui me bat d'un bon kilo cinq cents !). Et bien je te jure que nous avons eu un drôle de succès ! D'ailleurs, nous venons de remballer la marchandise, de peur d'une émeute ! ...

Quand je pense que ma belle-mère vient traîner sa déprime par ici dès samedi ! ... Tu dois te demander pourquoi je me lance dans des «vacances» pareilles ... Mais voilà : sur la terrasse, il y a 2 gros tilleuls que j'aime. Il fait chaud dans le jardin, et frais dans les chambres, et mon homme, dans cette maison qui l'a vu tout petit, est toujours gentil et amoureux ... Les gosses, la chatte (et bientôt les bébés chats) entrent et sortent, sans que je craigne pour la propreté des lieux, les matins sont doux et les soirs tièdes, et Mamina et moi, on fait des tartes aux pêches en se battant à coup de farine, et son petit saucisson à pattes de Lolotte rit aux éclats ...

Tu trouves pas que ça fait très «vacances de Marie-Claire» ou de «Femme pratique», dans la rubrique «Redécouvrez les charmes des provinces reculées ? ..». Et tu vois, malgré tout ce monde et toutes ces choses à faire, j'ai quand même envie de te parler, de penser à toi.

Dis donc, bandit. .. Il m'est venu un terrible soupçon, hier matin, après notre brève «entrevue». J'espère que tu n'as pas gratifié Bernadette, contre qui tu te serraient autant que contre moi, du même doigt au cul (ou du moins, d'un symétrique !) dont tu m'as honorée ... J'aurais dû vérifier ! Ce serait bien une double frasque digne de toi, ça !

Tu sais, dans ton bureau, dans ce qu'il en reste, quoi ! Je me serais bien laissé bousculer un peu. Contre le mur, tu vois ? Un truc déjà bien expérimenté, tu saisis ce que je veux dire. Tu m'aurais gardée contre toi les vingt-cinq secondes qui te sont nécessaires pour bander dur-dur, j'aurais quitté ma culotte, remonté ma robe, déboutonné ton pantalon. J'étais prête, prête, archi-prête (comme on dit dans les paroisses). Tant pis pour le Pétrus dont la grimace d'atrabilaire m'a souhaité une bienvenue des plus cordiales ... J'avais envie de toi, et j'ai gardé cette envie chevillée au corps, (enfin ! ...), sans pouvoir seulement l'estomper d'un bain dans l'eau froide du lac, ou d'une douche au jet glacé ...

M'aurais-tu prise contre ta porte, si je te l'avais demandé ? Je voudrais bien te sentir tout chaud et pressé et fiévreux contre moi, m'ouvrir à ta bite juste ce qu'il faut pour qu'elle me trouve, mais pas trop, pour qu'elle me force un peu, la prendre en moi, la guider, la garder, avoir peur qu'elle ne m'échappe et envie de cavalcader dessus, et jouir très fort, avec des cris étouffés et des mots d'amour silencieux ...

Au moment où je voudrais t'écrire des choses piquantes, ma pointe de crayon est émoussée ... Et bien sûr, je n'ai pas le taille-crayon sur moi, quoique je l'aie emporté dans mes bagages ... Je me réserve pour une autre lettre. La prochaine sera débridée, je te le promets. J'accumule mes rêves, mes désirs de toi, mes souvenirs aussi, je laisse chauffer, assez longtemps, c'est la recette idéale pour une missive bandante ...

Considère ce premier message comme un simple petit signe «Coucou ! Je suis loin (si on veut) mais je pense à toi !»

Ce matin, en grattant les chardons du jardin, j'ai posé mon pied nu sur une méchante touffe d'orties. Depuis, ça me brûle par intermittence. C'est un peu ça, mon amour de toi. Je crois parfois guérir, et tout à coup, sans prévenir, le poison refait son effet, comme on dit dans «Tristan et Iseult». Présentement, par exemple, je souffre ! ... J'espère que tu n'es pas vexé d'être l'ortie de mon jardin secret ! ...

Allez, assez herborisé !

Je lèche ta lèvre du haut, (encore plus cambodgienne que celle du bas), puisque je ne lécherai pas l'enveloppe de cette lettre (c'est Mamina qui s'en chargera, pour des raisons de discrétion), je respire un grand coup dans le creux de ton cou, que tu as peut-être arrosé de Kouros, et je caresse ma main ouverte à ta grosse patte solide.

Amitiés de mon molluscum à ta petite boule.

Si tu as quelque chose à me dire (Pourvu que oui ! Pourvu que non !), écris à Mamina DESPUES

Les Adrets - Fontanes - Chazelles sur Lyon - 42240

Vendredi 4 juillet - 15 heures _
Un autre plan d'eau - D'autres nuages -
Les mêmes personnages

Salut le L'ALBAN !

Quoi de neuf, depuis avant hier ? Je ne te dirai pas, comme l'Agnès geignarde de l' «Ecole des Femmes» : «Le petit chat est mort !». D'abord parce qu'il y a longtemps que j'ai acquis des diplômes à cette école-là (et pourtant avec toi, j'ai Souvent eu l'impression de poursuivre mes études ...) et d'autre part, parce que chez nous, les petits chats sont nés. Trois d'un coup ! La maison ressemblait à une colonie de vacances, la voilà transformée en maternité ... Pendant la naissance, Nathan, angoissé, respirait dehors en faisant les 100 pas. Et moi, je traquais à coups de lampe de poche, l'apparition de petites pattes griffues sous la queue de Mélissa qui miaulait raisonnablement. Bienheureuses bêtes, aux accouchements si simples ! (Soupir d'envie ! ...)

Mais je ne vais pas te parler d'obstétrique plus longtemps. Je t'ai promis une lettre «inspirée», alors je me mets en condition ...

Tu es peut-être encore au collège aujourd'hui. Rien qu'à imaginer Bernadette ou Inès lorgnant ton joli cul qui balance son oisiveté d'un bureau à l'autre, je meurs de jalousie. Tu me manques de la façon la plus matérielle qui soit, ton odeur, tes gestes, toujours savamment à mi-chemin entre le calcul et la spontanéité, entre la tendresse et la rudesse, ton regard malicieux, dont la lumière verte, non jaune, non grise, non, presque bleue, a éclairé une année de ma vie, d'un jour un peu fantastique, un peu onirique, à jamais unique. Tes mains me manquent, ta silhouette plus haute et plus solide que la mienne, ton corps où je redécouvre chaque fois ma place avec la même émotion ... J'aurais donné allègrement mes deux mois de vacances contre une seule grande nuit avec toi, une nuit folle et douce, interminable, éphémère, au cours de laquelle j'aurais rêvé, avec terreur et ravissement, que tu étais l'homme de ma vie ...

Le lendemain, je t'aurais quitté, peut-être pour toujours, avec une moisson de souvenirs, de volupté et de fatigue pour me tenir compagnie longtemps ... J'ai accumulé en moi toutes les ardeurs, tous les désirs, toutes les fringales, tous les délires de cette nuit que nous n'avons pas eue.

Viens, viens vers moi, contre moi. Tu ne me trouves pas chaude et fouguese ? Tu ne trouves pas mes mains impatientes, ma bouche persuasive ? Laisse-moi faire. Je tombe à genoux devant toi, j'ai envie de te bouffer complètement, de te rendre très gros, très tendu et aussi fou que je suis folle.

Donne-moi ta bite, tes couilles, je veux t'aimer fort et bien, assagrir ma passion pour te troubler, te bouleverser, te faire bander, haleter, demander, quémander, supplier. " Je reconnais ton goût, ta forme, la drôle de petite boule où joue ma langue, où se caressent mes lèvres. Tu aimes ce que je te fais ? Dis-le moi ! Mets ta main sur mes cheveux pour approuver, encourager, commenter, délirer avec

moi. La tête de ton zob m'emplit la bouche de sa rondeur douce, élastique, comestible. Quand je remonte vers ton ventre, je franchis avec un petit frisson d'extase la base du gland, le bourrelet du prépuce que je repousse le plus loin possible. Je te veux tout nu, très offert. Je vagabonde du bout de ma langue dans le sillon émouvant qui partage le bout de ta bite. Si je pouvais m'enfiler plus loin ... Et quand j'aspire très fort, ça te fait quoi ? Et quand je te fais glisser jusqu'au fond de ma gorge ?

Et quand je te branle en même temps ? Quand je te touche les couilles ? Quand je te les lèche ? Je te suce par pure gourmandise, car tu es aujourd'hui positivement délectable, bouffable, pompable, pipable, aspirable ...

Mes mains, sans permission, cherchent sur toi des endroits réservés, au secret délicieux. Entre tes fesses arrogantes, il y a un sillon profond que j'adore, une porte timide et moite qui m'affole. Donne-moi ton cul, tu veux ? Juste un peu. Juste comme tu aimes, pas plus loin, pas plus fort, parce que ça t'angoisse, et que ça te fait mal. Je veux seulement te faire du bien, te donner du plaisir, puisque j'aime ton plaisir largement autant que le mien ... J'éprouve du bout du doigt la souplesse de ton accueil, je te force un peu. Comme tu es serré et comme c'est bandant ! ... Il m'est terriblement difficile de rester tranquille là, dans ce que je considère seulement comme un vestibule, alors que je voudrais t'envahir le plus complètement possible ... Mais tu es impossible à posséder, rétif, turbulent, exigeant tout à coup comme un mâle en plein rut. Je te donnerai des leçons de docilité, des leçons d'humilité. Je plie sous ta main, et ma nuque et mon dos se souviennent des temps où la femme était esclave. Je sais ce que tu prémédites, et je m'apprête déjà à la douleur et à la volupté ensemble. J'ai fait de ta queue l'animal le plus farouche, le plus têtu, le plus vindicatif qui soit, et voilà qu'elle cherche sur moi, à son tour, un passage à forcer, dont l'étroitesse la grise.

Voilà de quoi je rêve, lointain chéri. Je rêve que tu m'encules, que tu me fais éclater et que la peur, la souffrance et la joie m'emportent très très loin, au pays des mots fous, des prières, des aveux ... Je t'aime quand tu me prends comme ça, d'abord très doux, un peu timide, pour me rassurer, pour me convaincre, puis plus sûr, et enfin, fort de ta victoire, impétueux et féroce. Je t'offre alors ce que j'ai rarement (jamais ?) donné : ma conviction soudaine, absolue, fervente de t'appartenir vraiment, même pour un instant, mon empressement à resserrer encore notre intimité, à t'accueillir plus loin, bien plus loin encore, ma démente qui mêle douleur et plaisir, terreur et émerveillement. ..

Voilà. Je me sens très vide après toutes ces phrases qui racontent une possession dix fois vécue, mais si lointaine ... j'ai emporté cette fois le taille-crayon. Il bronze à côté de moi, sur la serviette, et intrigue pas mal de monde quand je m'en sers.

Je voudrais te parler plus longtemps, te raconter plus longtemps ce dont je peuple ma nostalgie de toi. Mais ... Charlotte pleure, des gosses chahutent, un ballon m'éclabousse au passage. Même pas tranquille pour seulement penser à toi. Car tel était le but des crayons et du taille-crayon, n'est-ce pas ? «Pour écrire, gommer, et penser à moi». Savais-tu bien ce que tu demandais, alors ?

Et ne risques-tu pas, un jour, de trouver ma prose un peu envahissante ?

C'est sur cette inquiétude que je te laisse aujourd'hui, mon grand. Tu sais comme j'aime m'inquiéter !
Je ne t'en claque pas moins amicalement le bas du dos ...

PS : l'ai fait une erreur de code postal :
Fontanes - 42140
(Pourvu que oui ! Pourvu que non !)

Lundi 7 juillet
La Maison de Fontanes

Bonjour !

Il fait presque froid. Depuis hier. On a sorti la panoplie des vacances pluvieuses : des cartes pour les belotes ronchonantes et grinçantes de contestation, des bûches pour le fourneau de la cuisine, des pulls, des K-ways et des bottes pour traquer le gastéropode, et une belle-mère qui gît maussadement au fond d'un fauteuil pour maugréer toutes les cinq minutes «Quel sale temps !»

J'ai aperçu ma machine à écrire qui somnolait ferme dans son coin. Je t'envoie le résultat de notre passe-temps commun à elle et à moi : le premier chapitre (savoir seulement s'il y en aura d'autres ?) d'une nouvelle série, qui va sûrement décevoir en toi la partie de ta personne la plus apte et la plus rapide à s'émouvoir. .. Tant pis. Avec la foule qui gravite autour de moi, je ne puis toujours me mettre en condition pour m'adresser à cette partie-là ... (quoique, hier, dans la baignoire ... Mais je te raconterai ça la prochaine fois ...).

Tu seras gentil de ne pas jeter mes feuilles dactylographiées ... Trouve-leur une planque d'ici septembre, et si tu ne veux pas en recevoir d'autres, fais-le moi absolument savoir. Je continuerai d'écrire, mais je divorcerai alors d'avec la machine, dont la fréquentation m'est tout de même contraignante ...

Je t'abandonne pour m'adonner aux délices d'une bouteille de gaz à changer.

Rôdes-tu encore à travers les couloirs du collègue ? Jusqu'à quand ?

Penses-tu encore à moi ? Jusqu'à quand ? Je te fais un gros gros énorme câlin.

Vie (et mort ?) d'un molluscum

1 - L'enjeu

Je n'ai pas toujours porté ce nom pompeux, pédant, aux allures scientifiques et quelque peu visqueuses de «molluscum». J'ai longtemps été, à vrai dire, une vulgaire verrue ... Jusqu'au jour où un gynécologue m'a aperçu et baptisé péremptoirement: «Vous avez là un magnifique molluscum pendulosum !». J'avais pris du galon. N'allez pas déduire de la spécialité de cet homme de l'art que j'habite en des lieux inavouables. Je suis né, pour tout dire, sur le visage d'une petite fille qui s'est longtemps crue moche et affligée d'innombrables disgrâces, mais, paradoxalement, mon apparition, puis ma croissance ne l'ont jamais inquiétée. Du moins jusqu'à ce jour ... Car, comme bien l'on pense, j'entreprends de conter mon histoire pour tâcher de résoudre une terrible crise de doute qui se soldera peut-être par ma condamnation. Mais n'anticipons pas, je ne suis pas encore à l'agonie, et l'on a vu des mémoires qui n'avaient rien d'un testament !

J'en reviens à ma naissance, qui fut discrète et saluée d'une remarque anodine du style: «Tiens ! Tu prends une verrue, là, la même que moi !», et parce que c'était sa mère qui avait parlé ainsi, la petite fille s'est crue très importante et sentie très fière. Elle m'encouragea donc à m'installer

définitivement et à prospérer, vérifiant souvent du doigt ma présence, se rassurant à la trouver fidèle, me caressant, me flattant, me cherchant à la moindre contrariété, me roulant entre ses doigts nerveux dès qu'elle était perplexe, ou anxieuse, ou impatiente. Je me souviens qu'elle m'a fait saigner sur une version latine. Elle était en classe de troisième, et c'était la composition. L'exercice était facile, peut-être trop, et elle conjurait l'ennui d'une longue station assise en éprouvant ma résistance à des tiraillements de plus en plus cruels. Lorsque j'ai cédé, de grosses gouttes écarlates ont éclaboussé la copie blanche où se chevauchaient ses petites pattes de mouche, et elle a gagné d'un coup la vague inquiétude du prof et la permission de sortir se laver.

C'était l'époque de son adolescence. Elle détestait son visage. Moi, j'avais élu domicile dans le seul endroit qui trouvait grâce à son regard exigeant: au confluent de la tempe et de la joue, presque au coin externe de l'œil droit, là où les dames de jadis se posaient coquettement une mouche. Elle me considérait alors comme un grain de beauté, au patronyme flatteur, comme un artifice qui, ô paradoxe ! Eût été naturel. Elle se regardait beaucoup dans les miroirs, et, preuve que je ne la gênais pas tellement, je signalais le profil qu'elle préférait, du moins qu'elle supportait le mieux, car sa mère, encore elle, l'avait convaincue, en quelques paroles légères et sévères et quelques éclats de rire blessants comme des éclats de verre, de sa laideur et de l'aspect irrésistiblement drôle de ses imperfections. Passons sur les sobriquets humiliants et les comparaisons offensantes, sur les moqueries rituelles et les injures occasionnelles mais terribles. J'avais cet honneur, très compréhensible puisque j'étais, paraît-il, le fruit d'une hérédité, d'échapper aux réflexions maternelles ... Aussi, lorsque la petite fille s'examinait dans la glace, déplorait-elle ses cils trop courts et trop raides, ses yeux trop communs, sa lèvre supérieure trop retroussée, son menton trop fin et son nez trop grand, sans jamais se plaindre de ce bourgeon brunâtre qui ponctuait le haut de sa pommette. Je crois, tout simplement, qu'elle ne me voyait pas, à force de voir et d'inventer tout le reste.

Les années passèrent. La petite fille grandit. Elle resta préoccupée de son visage et le devint de sa peau, de son poids, de sa taille, de son ventre, de ses seins, de ses hanches, de ses fesses, et j'en passe sûrement, ce qui faisait beaucoup pour une seule femme. J'étais, si l'on peut dire, noyé dans la masse, plus négligé, oublié que jamais. Qu'on ne s'imagine tout de même pas que je végétais sur une pauvre créature accablée de complexes et de tares, un rebut vivant de l'humanité. Ma petite bonne femme menait une vie épanouie, peut-être même un peu plus turbulente, un peu plus exaltée que la normale, avec, malgré ce visage, cette peau, ce poids, etc..., quelque chose de brillant dans sa présence, de charmant dans son regard, de vif dans ses discours, qui faisait qu'on la remarquait beaucoup et qu'on l'aimait presque autant. Elle se demanda quelquefois «N'ont-ils pas de goût, ou posséderais-je plus de charme que j'ai longtemps cru ?». Et pour éviter le péché de médisance, elle opta tranquillement pour la seconde solution.

J'étais un molluscum heureux, sur le visage imparfait mais non sans attrait d'une drôlesse qui commençait à se sentir mieux dans sa peau, dans son poids, dans sa taille, etc ...

Puis Il est arrivé.

Lorsqu'ils se sont rencontrés, ou plutôt intéressés l'un à l'autre, (quelque cinq années séparant le premier événement du second, et il faudra que je me décide aussi à raconter ça, si Dieu me prête vie), je ne croyais pas devoir jouer dans l'aventure un plus grand rôle que d'habitude. C'était compter sans ce qu'il appelait son «œil de photographe», un œil exercé à traquer